

**Hommage**  
**Le monde tropical de Jean Gallais**  
**(1926 - 1998)**  
**Culture, pouvoir et violence**

Roland POURTIER  
*Université Paris I*

Le géographe entretient avec le terrain des relations semblables à celles qui en littérature associent l'homme et l'œuvre : l'un se nourrit de l'autre. Dans cet échange fondateur, la rencontre initiale - le premier terrain - exerce, on le sait, une forte influence sur la formation de la pensée, de même que les nourritures primordiales façonnent le goût et les dégoûts. C'est pourquoi il n'est pas anodin que l'expérience initiatrice dans laquelle le parcours intellectuel de Jean Gallais plonge ses racines ait eu pour théâtre le Delta intérieur du Niger. Il puisa sa force de conviction dans ce coin de planète dont les paysages chatoyants et la diversité humaine l'enchantèrent.

"Mon arrivée dans le Delta intérieur du Niger à la fin de novembre 1956 me laisse le souvenir lumineux d'une terre généreuse, verdoyante, abondante" (*Sahel*, p. 173)<sup>1</sup>.

J'ai assez peu connu personnellement l'homme dont je percevais cependant qu'il menait son couvre sans tapage mais avec détermination<sup>2</sup>. C'est la lecture de ses publications, et elle seule, qui me sert de support dans cet exercice difficile de l'hommage posthume. De les avoir lues ou relues a donné de la chair à la silhouette du professeur courtois mais réservé, sans doute par timidité, que je croisais rue Saint-Jacques, dans cet Institut de géographie où il acheva sa carrière d'enseignant. J'ai découvert sous les lignes des principaux ouvrages de ce solitaire le regard pétri d'émotion qu'il portait sur les hommes et les choses. Découvert comment l'exigence de donner du sens se greffait sur l'expérience sensible, sur une perception qui unissait le sentiment esthétique et une joie existentielle à la curiosité scientifique. En atteste l'incipit de son livre sur le Gourma :

"Ce livre est une dette : une dette envers un pays, l'intérieur de la boucle du Niger dont les paysages et les hommes ont été pour moi source de joie et de passions".

Et quelques lignes plus loin :

"Un pays si beau, d'une telle grandeur, je le créditai sans hésiter d'un contenu humain richement frappé selon une confusion qui m'est coutumière et dont je n'essaie pas de me défendre" (*Gourma*, p.1)<sup>3</sup>.

Vingt ans après avoir vibré à l'unisson des peuples du Delta, il déplorait au contraire les effets d'un "non développement" brutalement perceptible en ville dans l'aveulissement des valeurs anciennes : "Fripes et ferrailles symbolisent ils le présent, l'avenir d'une aussi belle région africaine ? Quel gâchis." (*Sahel*, p. 243).

Frappées au coin de la subjectivité, les références à la beauté des paysages, qu'ils fussent naturels ou façonnés par les hommes, disent la profonde connivence du chercheur avec l'environnement dans lequel il fut immergé. L'évidence d'une harmonie entre une nature aux facettes

---

<sup>1</sup> J. Gallais, 1984, *Hommes du Sahel. Espaces Temps et Pouvoirs. Le Delta intérieur du Niger 1960-1980*, Paris, Flammarion, 289 p.

<sup>2</sup> Voir la nécrologie établie par un de ses élèves : Denis Retailé, 1999, "Jean Gallais (1926 1998)", *Annales de Géographie*, n° 605, p 90 95.

<sup>3</sup> J. Gallais, 1975, *Pasteurs et paysans au Gourma. La condition sahélienne*, Bordeaux, CEGET, CNRS, 239 p.

changeantes et les cultures singulières déployées par les groupes ethniques qui en ont l'usage, chacun selon ses savoir-faire et ses projets, s'imposa d'emblée. Kaléidoscope de populations que distinguent les techniques d'exploitation de la nature et les modes d'organisation politique, le Delta appelle une analyse de type culturaliste, au sens anglo-saxon le plus englobant du concept de culture. Jean Gallais ne cessa de mettre en exergue la "complexité ethnique et culturelle de la région" : en démêler les multiples implications constitue une des trames essentielles de sa thèse.

Celle-ci, qualifiée "d'étude de géographie régionale", reste de facture classique<sup>1</sup>. Le tableau géographique du Delta, brossé dans les dernières années de la colonisation, s'ordonne suivant un schéma éprouvé enchaînant l'analyse du milieu naturel, celle des hommes saisis dans leur épaisseur historique et leurs activités spécifiques, celle des ruptures annoncées par l'urbanisation et l'accession à l'indépendance dans le nouveau cadre étatique du Mali. L'influence de Pierre Gourou, explicitement revendiquée, est sensible dans l'étude des relations entre milieux, techniques, civilisation. Cette thèse qui compte parmi la demi douzaine des oeuvres marquantes produites par les géographes "tropicalistes" à la charnière des indépendances, n'a pas durablement satisfait son auteur. Il éprouva le désir de revenir sur les lieux, et surtout sur les idées dont ceux ci avaient suscité la genèse : mise en question rétrospective de l'interprétation géographique des problématiques du Delta à la lumière de son propre élargissement intellectuel au contact d'autres tropiques, ceux de la péninsule indienne notamment.

*Vingt ans après* (titre initialement envisagé pour cet ouvrage), *Hommes du Sahel* répondit à cette exigence d'une mise en perspective, avec le recul du temps, des analyses jadis conduites dans le cadre rigide d'une thèse d'Etat. Jean Gallais, libéré des contraintes académiques, prend du champ par rapport à son terrain initial afin d'élargir la portée de ses réflexions, sans toutefois céder à la tentation d'élaborer un système à vocation universelle, la salutaire pratique du terrain lui ayant épargné cette prétention illusoire. Connaissant le doute, il appelle à la modestie et à la retenue, sachant d'expérience que "les observateurs sont d'autant plus péremptores qu'ils sont pressés" (*Sahel*, p. 172). *Hommes du Sahel* représente la tentative la plus accomplie d'explicitation des thèmes fondamentaux d'une pensée géographique en mouvement. Le sous titre en donne la tonalité : "Espaces Temps et Pouvoirs". Le couple espace-temps s'y confond avec la dimension culturelle introduite par l'auteur dès les premières pages qui annoncent une "chronographie culturelle" et une relecture de la région sous l'angle des "rapports établis entre le temps et l'espace vécus par chaque civilisation" (*Sahel* p. 10). Jean Gallais, faut-il le rappeler, s'est revendiqué comme "géographe de l'espace vécu", et a co-dirigé avec Armand Frémont une publication précisément intitulée *Espaces vécus et civilisations*<sup>2</sup>.

Nature et culture, espace et temps, perception et espace vécu, civilisation : autant de termes brassés, combinés, rapprochés ou mis en opposition dialectique jusqu'à former l'édifice conceptuel qui guida la découverte raisonnée de ce "Delta intérieur" - ainsi baptisé par Elisée Reclus dans sa *Nouvelle géographie universelle*. Les correspondances entre les groupes humains, leur perception et leur usage du milieu s'imposent avec une telle évidence que Jean Gallais avança le concept "d'écologie culturelle pour embrasser l'ensemble de ces rapports" (*Sahel*, p. 17). Les habitants du Delta participent aux jeux changeants de l'herbe et de l'eau en raison d'appartenances ethniques confondues avec des spécialisations professionnelles qui semblent consigner chacun dans un rôle immuable issu du mariage entre ethnicité et milieu naturel. Pêcheurs bozo, bateliers somono, riziculteurs nono, pasteurs peul, cultivateurs de mil bambara, citadins commerçants marka... l'identité ethnique et culturelle s'affirme dans le sentiment de nature et la pratique de l'environnement. On pourrait reprocher à une telle représentation, héritière en droite ligne des genres de vie (bien que l'auteur reste muet sur cette filiation) de figer la réalité par l'abus d'un culturalisme a-historique très réducteur. Jean Gallais s'en est prémuni en explorant les faits

---

<sup>1</sup> J. Gallais, 1967, *Le Delta intérieur du Niger. Étude de géographie régionale*, Dakar, IFAN, Mémoires de l'IFAN, n° 78, 2 tomes, 621 p.

<sup>2</sup> A. Frémont et J. Gallais, 1982, *Espaces vécus et civilisations*, CNRS, coll. Mémoires et Documents.

d'acculturation, responsables de "mutations ethniques"<sup>3</sup> qui brouillent les rapports entre un groupe et son environnement. Il n'en demeure pas moins qu'il n'a pas cherché à se départir de la séduction exercée par le sentiment d'harmonie, d'équilibre complexe dans l'exploitation ethniquement différenciée des facettes écologiques enchevêtrées du delta du Niger. Ayant suivi pas à pas, jour après jour, les acteurs de ce théâtre, l'observateur passionné qu'il fut, amoureux des lieux et des êtres qui les animent, a conservé envers eux une indéfectible empathie.

Attentif à démêler les façons d'être des différents "usagers de l'espace", il accorda au temps une attention particulière, pleinement justifiée si on considère le sentiment du temps comme un élément essentiel de chaque culture. Sa "chronographie culturelle" le conduit à distinguer le "temps rond" du temps linéaire de l'histoire. Le temps rond, c'est le temps naturel des saisons, rassurant dans sa régularité cyclique, le temps de sociétés immobiles.

"Usagers du temps rond, plus encore adeptes de celui ci, pêcheurs, éleveurs, paysans demeurent largement éloignés de l'histoire, mais il ne peuvent ignorer toutes les pressions de celle ci, et l'islam, dont le vernis les unit, en est l'acteur le plus important" (*Sahel*, p. 256).

Ainsi, le temps rond, modalité spécifique de "l'espace-temps", n'induit pas pour autant un fixisme qui irait à l'encontre de tous les acquis de l'anthropologie car il s'articule sur l'histoire.

Pour donner forme à ses réflexions sur les différents niveaux d'appréhension de l'espace temps, Jean Gallais a forgé quelques concepts qui, dans les conclusions *d'Hommes du Sahel*, subsument les apports de sa thèse tout en élargissant leur portée intellectuelle. Frappé par les concordances entre cultures et relations à l'environnement, il en exprime la relation profonde en parlant de "cultures-nature". Le télescopage inattendu des deux termes se comprend pourtant aisément :

"Cet accord culture nature est acquis par la sélection d'un élément du milieu : les cuvettes moyennes rizicoles pour les Nono, les marais pour les Bozo, les sables pour les Bambara, le bourgou pour les éleveurs" (*Sahel*, p. 257).

Dans le tableau géographique, chaque élément trouve ainsi sa juste place. L'auteur se plaît, maniant avec habileté la palette des mots, à en restituer contrastes et nuances. Il fait vivre avec une méticuleuse précision le déroulement des temps, campe les acteurs avec une remarquable justesse de plume. Le monde paysan, contrastant avec "l'alerte pouvoir pastoral" est dépeint comme "lourdement immobile", "sans projet ni évolution linéaire" (*Sahel*, p. 213). Les paysans du riz et du mil sont "lourdement englués dans la nature et dans le temps" leur quotidien "est le plus souvent une attente immobile et anxieuse, alors que l'existence des pêcheurs et, dans une large mesure, des éleveurs sont des jeux actifs dans l'espace" (*Sahel*, p. 96). Des pages flamboyantes nous font suivre les troupeaux de transhumance (*egguirgol*) lors de leur entrée impatiente, mais sagement régulée par l'orchestration sociale peul, vers les pâturages salvateurs du bourgou. L'écriture jubilatoire trahit le bonheur du chercheur plongé corps et coeur dans l'événement bien avant qu'il entreprenne de le porter à l'existence scientifique. Les recherches socio-économiques sur l'élevage, l'étude des parcours de transhumance, s'intègrent dans une vision d'ensemble d'une activité rythmée par la puissante respiration du Delta, entre crue et décrue. Les Peul nourrissent leur identité culturelle d'une résonance avec la nature au cours d'un ressourcement saisonnier où "ils peuvent enfin accorder leur vie avec leurs tendances les plus profondes". Le Peul - le singulier signe ici une abstraction ontologique qui renseigne peut être davantage sur la perception de l'auteur que sur la réalité d'une qualité unifiante - met à profit les confluences de saison chaude dans le bourgou pour "revivre le moment le plus heureux des rythmes de jadis et il en tire un sentiment de plénitude apaisante" (*Sahel*, p. 94). On ne pourrait plus aujourd'hui écrire dans cette veine : l'accélération des changements, la crise globale (écologique démographique, économique) des régions sahéennes ont

<sup>3</sup> J. Gallais, 1962, "Signification du groupe ethnique au Mali", *l'homme, revue française d'anthropologie*, tome 11, n° 2, p 106 129.

brouillé les cartes, corrompu les cultures ethniques, remis en question des équilibres séculaires. Les "parties prenantes", selon une expression de l'auteur, sont devenues trop nombreuses et déstabilisées pour que les ancestrales rythmicités continuent à vibrer au diapason des "cultures-nature" bousculées par le mouvement de l'Histoire.

L'Histoire pour Jean Gallais, c'est avant tout celle des temps longs, au sens braudélien. Aux "cultures-nature" il oppose "les cultures historiques", auxquelles il réserve le terme de civilisation. "Il ne me semble pas que les cultures-nature aient un projet organisateur de l'espace. Elles ont un mode d'utilisation du milieu". Au contraire, "l'obsession particulière à l'homme d'une civilisation est : organiser l'espace" (*Sahel*, p. 26j). Il y accède grâce à ses "techniques d'encadrement", pivot du système géographique de Pierre Gourou qu'il agrémente de quelques termes inhabituels ("harnachement" de l'espace, « enrênement ») qui, s'ils n'ajoutent rien au sens, dénotent une attention particulière dans le choix des mots. S'ils sont décalés par rapport à leur usage courant, n'est-ce pas pour mieux stimuler la pensée ?

Alors que les "cultures-nature", réglées par "un jeu pendulaire pression-détente autour d'un point d'équilibre" (*Sahel*, p. 269), séjournent dans le temps rond, les cultures historiques y introduisent les germes du changement, en instillant dans les sociétés locales des fragments de l'histoire globale. L'empire du Mali est sans doute trop éloigné pour qu'on en perçoive encore les traits. En revanche, la Dina, *djihad* lancée en 1818 par Cheikou Ahmadou, créateur d'un ordre théocratique peul, a gravé de profondes empreintes dans les sociétés du Delta et dans son organisation politico-administrative, même si sa capitale, Hamdallaye ("Louange à Dieu") n'a pas eu d'avenir. Jean Gallais fut fasciné par l'épisode de la Dina et les héritages toujours sensibles dans la culture peul.

"Et voilà le Peul de la Dina, le Peul noir, *Poulo balédyo*. Sa longue silhouette est enveloppée dans le grand boubou drapant et immaculé des notables de village, coiffé d'un bonnet de toile amidonné qui rappelle celui des doges vénitiens. Son allure est volontiers théâtrale, sa démarche noble lorsqu'il va au milieu du groupe de ses pairs. Sur son visage tout en finesse, l'astuce contient la passion. Dans ses interminables discours, la musique douce et nerveuse des intonations donne le rythme à toute une chorégraphie du geste, doigts graciles, tendus ou réunis pour nuancer, effet d'emmanchure pour marquer la décision..." (*Sahel*, p. 128).

Le Peul rouge, le berger du Delta se présente sous un tout autre jour :

"Le chef vêtu d'une couverture grossièrement enroulée, à demi nu sous les haillons de son sinyaré de couleur brune, nouant ses longues jambes dans la station de repos habituelle des pasteurs, appuyé sur sa lance de fer, se dresse, solitaire, immobile, absent, dans une contemplation que le soleil, la nudité du paysage et la sous alimentation contribuent à rendre somnolente" (*Sahel*, p. 127).

Admirable évocation où sont campées les deux figures contrastées du monde peul tendu entre l'activité pastorale et les encadrements issus de la Dina, entre le temps rond et l'histoire linéaire, ici poussée par l'islam.

Aiguillonnée par la flamboyante diversité humaine du Delta, la sensibilité de Jean Gallais devait le conduire, inéluctablement, à privilégier l'approche ethnoculturelle. Il en comprit pourtant les limites lorsqu'il observa le chevauchement biaisé des catégories sociales et des identités ethniques. Éloigné par éducation des conceptions marxistes, il ne chercha pas d'explication en termes de classes, mais manifesta un intérêt croissant pour les mécanismes du pouvoir. Le retour dans le Delta marque à cet égard une évolution qu'il souligne lui même : "en parlant ici de 'pouvoir paysan', de 'pouvoir pastoral' et de 'pouvoir urbain', je n'élimine pas le niveau ethnique qui demeure essentiel. Cependant, il est indéniable que l'éclairage ainsi projeté sur la population du Delta est différent et témoigne d'une évolution intellectuelle de l'auteur" (*Sahel*, p. 195). Les pouvoirs traditionnellement exercés sur la terre, sur les pâturages et sur les eaux, pouvoirs superposés, enchevêtrés à souhait, régulent l'usage d'un territoire partagé entre des groupes aux stratégies

différentes. Or, l'alourdissement des densités génère des tensions, parfois violentes, entre les "parties prenantes" : l'analyse en termes de pouvoir s'impose donc plus que jamais. L'urbanisation devait largement étoffer ce domaine de réflexion.

Le "pouvoir urbain" s'est longtemps confondu avec celui des Marka, héritiers d'une authentique culture urbaine, élaborée sur deux piliers fondateurs : le commerce et l'islam. Djenné, dans ses murailles de terre, témoigne de l'urbanité élaborée des anciennes formations politiques qui depuis le Mali, y ont déposé leurs strates successives. C'est aujourd'hui à Mopti que bat le coeur urbain du Delta : carrefour fluvial et routier, grouillant d'activités entremêlant dans un brassage chamarré toutes les populations de la région et de contrées plus lointaines. Jean Gallais s'est plu à retrouver dans le microcosme ethnique un concentré des cultures, mais en même temps il devait constater que "la société politico administrative s'implante avec vigueur en ville" et consigner, pour le déplorer à demi mot, "ce fait essentiel et de portée étendue : le développement considérable, excessif, de la fonction publique depuis vingt années" (*Sahel*, p. 220). Le pasteur, le paysan, le pêcheur, l'artisan, le conteur lui allaient droit au coeur. Le fonctionnaire l'irriterait plutôt, d'autant plus qu'il observe que les opérations de développement, y compris le développement dit rural, bénéficient d'abord aux citadins, aux cols blancs de l'encadrement. C'est sans enthousiasme, me semble-t-il, qu'il a vu se mettre en place cette nouvelle société dominée par une bourgeoisie politico-urbaine souvent en rupture avec le passé, affectée par un mimétisme inhérent à la mondialisation, tandis "qu'une grande partie de la population désœuvrée attend des pouvoirs publics, comme la plèbe romaine, *panem et circenses*. En termes régionaux cela signifie le riz à bon prix et le cinéma" (*Sahel*, p. 265). Confronté à ces changements brutaux, il retrouvait difficilement ses repères esthétiques et culturels. C'est peut être la raison pour laquelle il orienta davantage sa réflexion en direction du pouvoir.

Les questions de nature politique occupent en effet une place non négligeable dans son oeuvre. Il s'est interrogé sur "la nature utopiste de la Dina : rêve d'une société idéale délire géométrique, aspiration à la perfection, haine de la joie et de la liberté ?". L'utopie, "tentation temporelle de nouveau, de jamais tenté" (*Sahel*, p. 122), ne serait-elle pas porteuse de tentation totalitaire, on dirait aujourd'hui d'intégrisme ? Peut être outrepassais-je sa pensée, mais il ne pouvait esquiver une réflexion sur le sens de l'ordre. Dans un registre voisin, il esquissa une réflexion originale sur l'ordre et le désordre dans l'espace, les mettant en miroir avec l'opposition entre centre et périphérie

"L'ordre au centre ne s'obtient-t-il pas par le désordre à la périphérie ? Peut il en être autrement dans l'organisation globale de l'espace des cultures historiques ?"

Suit une réponse affirmative

"Les organisations globales de l'espace qui se sont succédé dans la région, celles des cultures historiques, ont toutes acquis l'ordre du centre par l'établissement du désordre à la périphérie" (*Sahel*, p. 266).

La Chine, l'Europe, l'URSS n'ont pas procédé différemment : la portée de la réflexion dépasse le cadre spatial qui l'a vu naître, celui du Delta, espace de l'initiation devenu espace de référence. Enfin, on n'oubliera pas l'intérêt accordé à la signification de l'État moderne et de la frontière en Afrique, notamment dans leur relation avec les pôles ethno-démographiques<sup>1</sup>.

C'est cependant dans son ouvrage consacré à l'Éthiopie qu'il entre de plain-pied dans la géographie politique<sup>2</sup>. Le choix de ce pays d'exception lui permet, sans forcer la réalité, d'articuler nature, culture et pouvoir

<sup>1</sup> J. Gallais, 1982, "Pôles d'État et frontières en Afrique contemporaine", *Les Cahiers d'Outre Mer*, n° 138, p. 103-122.

<sup>2</sup> J. Gallais, 1989, *Une géographie politique de l'Éthiopie. Le poids de l'État*, Paris, Economica, Liberté sans frontières, 213 p.

"Il est exceptionnel qu'une aire culturelle aussi étendue, qu'un État aussi durable, soient fortement liés à un cadre naturel aussi vigoureux" (*Ethiopie*, p. 1).

L'explication de la longévité de l'État, unique sur le continent africain, lui semble aller de soi :

"La réponse est évidente : il est le bras armé de la culture, originale par son imprégnation chrétienne, des peuples des Haute-terres" (*Ethiopie*, p. V).

Le sous titre de l'ouvrage, *Le poids de l'État* précisait l'intention. Mais il ne faut pas s'y tromper, il s'agit bel et bien d'une étude de géographie, pas d'un essai politique, même si l'éclairage met en relief des explications qui renvoient à l'organisation des pouvoirs. Jean Gallais y retrouve ses thèmes de prédilection, parmi lesquels l'ancrage dans la nature du destin des hommes. Le bastion montagneux fut le berceau d'une culture, portée par l'église orthodoxe éthiopienne ; sa situation obsidionale en conforta au cours des siècles l'identité et le conservatisme. Le temps long de l'histoire est ici omniprésent comme nulle part ailleurs en Afrique. Mais comme partout en Afrique, l'État se superpose à une mosaïque ethnique : comment, soutenu par une idéologie et des pratiques administratives centralisatrices, celui là compose-t-il avec celles-ci ? Beau sujet de réflexion, propre à une application des thèmes pressentis dans le Delta : rapports centre(s) et périphéries) ; rôle du foncier dans le fonctionnement des pouvoirs et l'emprise de l'Empire sur les terres conquises au XIXe siècle ; distinctions et relations entre groupes ethno-linguistiques. À cela s'ajoutent des données singulières : les extraordinaires densités de population dans ce que Jean Gallais présente comme "la montagne la plus peuplée du monde" et une révolution agraire unique en Afrique sur fond de famine et de guerre civile. Sans omettre les guerres territoriales qui ont opposé dans un passé récent l'Éthiopie à la Somalie et, depuis la parution du livre, la séparation de l'Érythrée, puis la guerre érythréo-éthiopienne. Impossible dans ces conditions d'esquisser, dans la Corne de l'Afrique, une géographie qui occulterait la dimension politique.

L'auteur prend cependant du champ vis à vis de l'événement. Son analyse, à caractère géo-historique bien qu'il n'en revendique pas l'étiquette, se réfère à la longue durée :

"La géographie de l'Éthiopie est dominée par les rapports réciproques entre une nature montagneuse et un État plurimillénaire" (*Éthiopie*, p. 195).

Seul le temps long en donne les clés, ce qui implique de se démarquer du "mode d'observation émotive et immédiate des Occidentaux... tout à fait inadapté à la compréhension des idéologies au pouvoir" (*Éthiopie*, p. 181). La compréhension d'un État de la longue durée, face à quoi le renversement du Négus Hailé Sélassié en 1974 ou l'instauration, puis la chute du régime marxiste de Mengistu ne sont que des péripéties, implique la prise en compte des faits de structure. On pourrait dire des "infrastructures culturelles", lesquelles se manifestent entre autres au travers des "techniques de production" et des "techniques d'encadrement", deux notions que Jean Gallais reprend dans sa conclusion, témoignant à nouveau de sa fidélité intellectuelle à Pierre Gourou.

Le dernier chapitre de l'ouvrage mérite d'être cité *in extenso* entre nature, culture, société et pouvoir la boucle est bouclée :

"Le discours universaliste et stéréotypé des États contemporains est un masque. Faisant référence continuellement aux idées de développement économique propagées par la société et les États occidentaux, il dissimule la nature réelle de chaque État comme défenseur d'une culture particulière. Le poids de l'État est lourd, mais il est, sauf en quelques occasions, rassurant puisque les groupes culturels, comme les classes sociales, ont besoin de grands ou de petits ennemis pour exister. La géographie ne peut faire l'économie sur ces divers plans du renouvellement des sciences sociales qui ouvre une voie rajeunie à l'interprétation des rapports entre les sociétés et la nature" (*Éthiopie*, p. 199).

Ces rapports entre nature et société occupent une place centrale dans son dernier ouvrage publié, *Tropiques, Terre de risques et de violences*<sup>1</sup>. Jean Gallais donne à sa réflexion une dimension planétaire. Encore une fois, le sous-titre a valeur programmatique. Placer *Les Tropiques* sous le signe des risques et de la violence constitue le point d'orgue d'un demi-siècle d'une aventure intellectuelle qui s'achève sur une note d'amertume. La joie du jeune chercheur lisant dans la somptueuse et changeante composition des paysages la diversité des cultures du Delta, leur harmonie avec les lieux et les temps, a cédé la place au pessimisme de l'âge mûr. Témoin lucide du changement, Jean Gallais en voit les causes profondes dans "l'amplification d'ordre démographique" des conséquences des risques que le Nord partage par ailleurs avec le monde tropical. En effet, sous les tropiques, "la violence devient spécialement meurtrière, destructrice, désorganisatrice. Ne serait-ce, depuis un demi-siècle, que par la simple croissance démographique" (*Tropiques*, p. 8). Sans adhérer à un malthusianisme simpliste, il n'a pas esquivé la discussion des thèses de Malthus, non pas de manière générale et abstraite, mais en les confrontant à des situations concrètes. La somme des savoirs acquis au cours d'une carrière très dense lui permet de ne pas se cantonner à l'Afrique mais de puiser ses exemples dans toute la ceinture des terres tropicales. Il réfute cependant avec fermeté toute "réponse zonale" considérée comme "suspecte", la vraie question résidant dans l'examen du rapport pauvreté-tropicalité.

Ce livre très personnel, en continuité avec les travaux antérieurs, trahit l'inquiétude de l'auteur face à l'évolution du monde. *Les Tropiques* - dont, au demeurant, seule la face sombre est dépeinte - ont leur part de fléaux naturels, mais la responsabilité principale des violences git dans l'homme. Famines, endémies et épidémies nouvelles (au premier rang desquelles le sida), guerres ont une forte composante économique et sociale. Le livre parle de crise, de chaos. La tranquille ethnogéographie a cédé la place aux violences intertribales, à celles qui se jouent sur les interfaces culturelles. La crise est-elle le fruit d'une brutale accélération de l'histoire à l'échelle du monde ? Certes, "les cultures évoluent", "rien n'est définitif", ni dans le présent ni dans ce temps long "qui s'accorde généralement avec la petite échelle des géographes" (*Tropiques*, p. 195). Le coût humain de ces changements engendre chez l'auteur un authentique désarroi, particulièrement lorsque, revoyant son passé, il constate avec nostalgie l'évolution du pastoralisme dont il dresse un "tableau pessimiste" : "beaucoup d'actions paralysent, ou tentent de paralyser, un genre de vie fondé sur la mobilité" (*Tropiques*, p. 215), au point qu'on peut craindre la disparition définitive d'une certaine culture" (*Tropiques*, p. 218). C'est un observateur désabusé qui écrit :

"Les pasteurs ont perdu en quelques décennies leur propre futur" (*Tropiques*, p. 226).

En contrepoint d'un monde qui disparaît, l'urbanisation étend partout ses tentacules et ses quartiers déshérités. L'amoureux des pasteurs n'aime pas la ville. Il souligne la "gravité de la crise urbaine tropicale" (*Tropiques*, p. 228), la compare pour l'en distinguer avec celle de l'Europe du XIXe siècle :

"La crise urbaine européenne était le prix cruel d'une économie qui montait en puissance. Celle actuelle des villes tropicales ne peut-être contenue trop souvent que par l'assistance" (*Tropiques*, p. 248).

Peut-on se risquer à parler de "pessimisme tropical" comme on dit afro-pessimisme ? Jean Gallais n'est certes pas si catégorique, mais son dernier livre est encadré par des réflexions qui ne prêtent assurément pas à l'optimisme. "Par quel côté faut-il aborder le problème ? On serait tenté de dire qu'il est primordial de choisir des dirigeants honnêtes et compétents ; ce n'est pas sans tristesse qu'on peut ajouter : "Est-ce-possible?" (*Tropiques*, p. 20). En écho à cette interrogation, les dernières lignes d'une conclusion intitulée "De la politique à la moralité" laissent la réponse en suspens :

---

<sup>1</sup> J. Gallais, 1994, *Les Tropiques, Terres de risques et de violences*, Paris, A. Colin, 272 p.

"En définitive, le contrôle des risques, l'allègement des violences, passent par une certaine austérité morale des hommes responsables. Elle est affrontée à la force des choses que cet ouvrage a tenté de mieux faire comprendre" (*Tropiques*, p. 253).

L'oeuvre s'achève ainsi en tonalité mineure contrastant avec l'allégresse des débuts. Le choc des photos de couverture est plus saisissant encore que le changement de ton : villageois en boubou et chapeaux peul campés sur une digue du Delta en une attitude d'observation attentive et paisible dans *Hommes du Sahel*; enfant éthiopien, fusil mitrailleur en bandoulière, dans *Les Tropiques...* Culture, pouvoir, violence, ces trois thèmes<sup>1</sup> ont jalonné le parcours libre et plein d'un géographe à l'écouter de la vie. Témoin des bouleversements du monde tropical, de la disparition, souvent brutale, de cultures balayées par la misère, la violence et la mondialisation, Jean Gallais n'a pas trouvé à la fin de sa vie ses "terres de bonne espérance". Peut être refusait-il, par fidélité à l'Afrique des débuts, d'admettre que les cultures meurent aussi, quelles doivent mourir pour renaître.

---

<sup>1</sup> P. Gourou, 1982, *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*, Paris, Plon, 455 p.